



Demain, les chats

La première génération de mes semblables a débarqué en des temps lointains sur la planète communément appelée Terre par les humains, au cours de fugaces moments d'invisibilité. Ils ont erré dans des espaces arides qui les rapprochèrent peu à peu d'eux. Ils surent les séduire par la souplesse de leur démarche et la mystérieuse intensité de leur regard qui transcende la superficialité des êtres et des choses.

Par une profonde intuition que nous pensions n'appartenir qu'à notre espèce, les anciens Égyptiens faillirent mettre à jour notre nature exogène, celle qui les incita à construire par devers eux pour des divinités qui n'étaient autres que les seuls maîtres que nous reconnaissons, bien loin d'ici dans un monde différent qui s'étend dans des dimensions inconnues de nos « maîtres » terrestres, des pyramides au sommet resplendissant plaqué d'or, qui balisèrent pendant une trop brève durée nos explorations galactiques.

Malheur à qui, dans les rues poussiéreuses de l'antique Alexandrie balayées par le vent, et ailleurs dans l'empire, aurait porté la main sur nous. Placés sur un piédestal, nous étions les informateurs et les transmetteurs vers les maîtres régnant en des lieux aujourd'hui encore inconcevables, que les humains percevaient cependant confusément au travers de leurs mythologies et de leurs étranges rites funéraires.



La meilleure d'entre nous, la chatte Bastet, ne fut-elle pas promue « mère symbolique du Pharaon », un poste d'observatrice stratégique qu'elle occupa efficacement bien avant que les chiens sans mystère, ces êtres bruyants mais attachant de servilité, n'usurpent au cours des siècles les places de choix parmi les puissants de la planète ?

L'époque que les humains nomment « Moyen-âge » fut pour nous tragique, lorsque des encapuchonnés hystériques nous accusèrent, nous ainsi que les femmes aux fulgurants yeux félins et aux talents de sorcière desquelles nous nous sentons aujourd'hui encore si proches, d'être les suppôts des funestes divinités inventés par leurs esprits dévoyés. Ils nous jetèrent aux flammes, elles résignées et ligotées au poteau sur un bûcher, nous enfermés dans des sacs en meutes miaulant de terreur. Ils

privégeraient dans leur furie religieuse tous ceux malencontreusement nés autrement que blancs, et par un atavisme qui perdure depuis des siècles, il n'est pas bon de naître noir de pelage ou de peau et le sort des femmes est en de nombreuses contrées toujours peu enviable.

Notre première colonisation, protégée par nos enveloppes félines, est révolue de longue date et n'a fort heureusement laissé aucun souvenir, aucune trace dans l'Histoire. La plupart d'entre nous ont perdu le souvenir du voyage primordial. De transmetteurs chargés d'évaluer les astres qu'ils investissent, ils sont devenus des chats domestiques, de simples félins parmi les félins. Mais une élite dont je me flatte de faire partie a conservé quelques-unes des prérogatives d'antan. Nous transmettons routinièrement de faibles signaux dont nous n'avons jamais rien su de leur finalité. Nous savons pour les avoir expérimentées, que les trois dimensions géométriques dans lesquelles nous sommes confinées, que nous maîtrisons à notre manière par notre occupation de l'espace, n'en sont qu'infimes comparées à celles, innombrables, de là d'où nous sommes venus.

Pétri dans ses velléités de pouvoir et son insondable cupidité, singeant des rites sidéraux par de pathétiques mises en scène dans de froids édifices de pierre dont nous sommes exclus, le genre humain qui s'arrogue à notre égard du titre de « maître » fut une bien piètre découverte. Nous envions les transmetteurs qui vivent dans des systèmes stellaires différents, à des distances et sous des formes, pas nécessairement félines, qui dépassent l'entendement.

Les humains fantasment volontiers sur des extra-terrestres anthropomorphes. Leur littérature que nous connaissons pour avoir longuement somnolé sur les pages de leurs livres, confortablement installés dans un fauteuil ou au creux d'un lit, abonde d'in vraisemblables créatures imaginaires. Là d'où nous sommes venus, cela fait bien longtemps que les mystères du temps et de l'espace ont été percés et la physique quantique transcendée d'une manière qui met entre nous, les transmetteurs, et ceux dont nous sommes les discrets émissaires, la même distance qu'entre l'amorphe réseau neuronal d'une huître et la pensée survoltée d'un prix Nobel.

Il est bien connu que nous adorons nous coucher voluptueusement sur des lectures au cours de nos longs moments méditatifs. Un genre particulier parmi les humains, les écrivains et les artistes qui nous vouent une affection que nous ne revendiquons guère et que nous ne leur rendons que parcimonieusement, perçoivent au travers de cet encombrant contact un rapport privilégié par des canaux qui défient les physiques euclidiennes et quantiques, que les artistes confondent, faute d'en avoir pleinement conscience, avec les subtiles variations du signal/bruit de nos transmissions qu'ils appellent « intuition » lorsqu'ils les détectent, et « inspiration » lorsqu'ils les exploitent.

L'ordinateur, cette pensée réduite à des fichiers binaires parcourant d'archaïques faisceaux hertziens et filaires, est une contrariété pour nous qui avons investi par le contact, depuis la nuit des temps, toutes les formes d'écritures. Tous les chats, même ceux réduits à la peu enviable condition d'animaux domestiques – ces termes suintant d'arrogance et de condescendance – sont typographes, ou plus exactement typophiles. C'est ce qui leur reste de leurs qualités sidérales passées.

Il ne nous fut heureusement pas long de nous adapter aux émissions électromagnétiques propres à chacune des touches d'un clavier. Mais leur transcription nous est pénible. Les sourcils froncés lors de nos avenantes immobilités, les yeux mi-clos à proximité de la chose informatique, trahissent nos efforts que nos amis humains mettent innocemment sur le compte de rêves mouvementés, nous qui ne rêvons jamais, trop affairés que nous sommes au cours de nos somnolences, à ne rien perdre de l'activité cérébrale de nos maîtres. Le ronronnement que nos congénères sauvages ne pratiquent pas n'est jamais que le fallacieux gage d'affection que nous donnons en échange du privilège de s'immiscer au plus près dans l'existence et les

pensées des humains. Les éclairs crépitants qui, sous les caresses, zèbrent notre pelage lors des nuits chaudes et sèches, nos yeux aux inquiétantes lueurs dorées qui percent l'obscurité, révèlent aux âmes sensibles que nous ne sommes pas du même monde.

Les plus sauvages d'entre nous, qui se sont défaits de la pesante domesticité, hantent les vieux cimetières désordonnés en hordes craintives qui reproduisent à leur échelle les navrantes guerres humaines fondées sur les conquêtes, les crimes et les pillages. Ils entretiennent avec les morts se délitant sous la terre une relation sur laquelle je ne m'exprimerai point.

Notre temps est compté. Des chats que je croise au cours de mes pérégrinations nocturnes, peu, comme je l'ai déjà mentionné, ont conscience de leur lointaine origine. Ils ont non seulement perdu leurs qualités premières, mais à l'instar de ceux qui les nourrissent, ils ont adopté leurs exécrables comportements. Combien de fois je fus obligé de tacher ma blanche robe du sang de ceux de mon espèce – mais pas pour autant mes semblables – qui m'agressèrent arbitrairement. Mais j'ai appris à me défendre. À la moindre intimidation, mon feulement dissuasif met fin à un accrochage avant même qu'il ait commencé. Comment ont-ils pu tomber si bas ?

En dépit de mon âge qui fait l'admiration et l'étonnement de mon entourage humain, rares furent les rencontres avec d'autres transmetteurs. Peut-être sont-ils casaniers, ne quittant guère les livres pour la jungle urbaine... Nous communiquions naguère par un réseau sub-neuronal qui s'est amenuisé au fil des siècles. Nos descendants n'ont pas hérité, ou si peu, de nos pouvoirs.

Nous sommes appelés, nous les chats – tous les chats, qu'ils soient ou non en communication avec ce que les humains appellent, faute de mieux, « l'au-delà » – à survivre dans un monde en ruines que nous léguerons ensuite, après le feu nucléaire, aux cafards et aux scorpions. À moins que nous revenions en nombre dans les ruines avant qu'il ne soit trop tard...

Bernard Jolivalt, 2025



Illustrations : ChatGPT

Note : le titre « Demain, les chats » est inspiré de la traduction du recueil de nouvelles *City*, « *Demain les chiens* », de Clifford D. Simak.